

Le syndrome  
Copernic

Du même auteur,  
*aux Éditions J'ai lu*

*La moïra*

- 1- La louve et l'enfant, *J'ai lu* 6757
- 2- La guerre des loups, *J'ai lu* 6935
- 3- La nuit de la louve, *J'ai lu* 7331

Le testament des siècles, *J'ai lu* 8251

*Gallica*

- 1- Le louvetier, *J'ai lu* 8542

Retrouver l'auteur sur son site :  
<http://www.henriloevenbruck.com>

# Henri Lœvenbruck

Le syndrome  
Copernic





*À ceux qui sont partis, trop nombreux*

*Claude Barthélemy*

*Colin Evans*

*Alain Garsault*

*David Gemmell*

*Daniel Riche*



## Prologue

### 01.

La déflagration fut si forte qu'on l'entendit jusque dans les communes voisines et tout l'ouest de la capitale.

C'était, semblait-il, un matin comme tous les autres. Un matin d'été. La vie, soudain, s'était mise à grouiller sous l'esplanade bétonnée de l'Ouest parisien.

Il était 7 h 58 précisément quand une rame du RER entra, en ce huitième jour d'août, dans la lumière blafarde de la grande station, sous le parvis de la Défense.

Les roues s'arrêtèrent lentement le long des rails, dans un grincement aigu. Un instant de silence, une seconde immobile, puis les portes métalliques s'ouvrirent avec bruit. Des centaines d'hommes et de femmes, enrobés de la grisaille des employés de bureau, se bousculèrent sur le quai pour rejoindre chacun sa sortie et monter vers l'une des trois mille six cents entreprises installées dans les hautes tours de verre du grand quartier d'affaires. Les longues files humaines qui s'agglutinaient sur les escaliers mécaniques évoquaient des colonnes rangées de fourmis ouvrières, partant, dociles, vers leur labour quotidien.

C'était encore une année de canicule et les nombreux systèmes de climatisation peinaient à chasser la chaleur étouffante de la ville. Pour la plupart de ces salariés

conscientieux, le costume ou le tailleur était de mise, et on les voyait ici et là s'éponger le front de leurs mouchoirs blancs, ou s'aérer le visage à l'aide de ces petits ventilateurs portables dernier cri.

Arrivés sur l'immense esplanade dans les vapeurs vacillantes et les éclats du soleil, ces alignements de petits soldats de plomb s'éparpillèrent vers les tours-miroirs, comme les bras innombrables d'une grande rivière.

À 8 heures précises, les cloches de l'église Notre-Dame de Pentecôte, installée au milieu des tours de verre, retentirent à travers le parvis. Huit longs coups qu'on entendit, comme chaque matin, des deux côtés de l'esplanade.

À cet instant, le flux des arrivants était à son apogée dans le hall démesuré de la tour SEAM, sur la place de la Coupole. Dressant ses 188 mètres de façade dans le ciel immaculé de l'été, c'était l'une des quatre plus hautes constructions de la Défense, un fier symbole de la réussite économique. Son front de granite et ses fenêtres noires lui donnaient l'allure menaçante d'un monolithe intemporel. Les hommes qui entraient à l'intérieur semblaient n'être que des extensions disciplinées de l'ensemble, des petites poussières de roche qui rejoignaient ce grand aimant noir. La tour SEAM défiait le ciel parisien avec l'arrogance d'un jeune premier.

Le rez-de-chaussée s'emplit lentement de la rumeur matinale. Les six sas qui ouvraient la façade filtraient péniblement le flot continu des travailleurs qui se succédaient aux portes de sécurité, introduisant sagement leurs cartes magnétiques avant de passer les tourniquets métalliques. Le brouhaha de la foule se mêlait au ronronnement de la climatisation et au bruit des ascenseurs, puis s'élevait sous le plafond de l'accueil dans une cacophonie étourdissante.

Le ballet quotidien commençait. Sans surprise, pour l'instant.

Il y avait les visages habituels. Comme celui de Laurent Huard, âgé de trente-deux ans, cadre moyen, cheveux rasés, démarche sûre. À 8 h 03, il franchit l'une des grandes portes de verre qui donnaient accès à cette citadelle des temps modernes. Il était en avance, pour une fois, mais son patron, lui, ne notait que les retards. Ce jour-là il avait, avec des clients de sa société, une réunion de la plus haute importance. Il n'avait d'ailleurs pas fermé l'œil de la nuit, et, au petit matin, s'était couvert le visage d'une crème antifatigue dont il n'était pas certain qu'elle serait véritablement efficace. Mais mieux valait mettre toutes les chances de son côté. Il avait embrassé sa nouvelle petite amie encore endormie, enfilé son plus beau costume, taillé sur mesure dans un petit atelier de banlieue, et, alors qu'il attendait, main dans la poche, que s'ouvrent enfin les larges portes de l'un des ascenseurs qui menaient aux quarante-quatre étages de l'édifice, il répétait déjà le sourire forcé qu'il allait devoir se composer pour accueillir son rendez-vous.

Derrière lui, deux jeunes femmes en tailleur discutaient à voix basse, penchées l'une vers l'autre. Stéphanie Dollon, Parisienne timide et célibataire, et Anouchka Marek, fille d'un immigré tchèque. Dans leur costume sombre, elles ressemblaient à deux écolières anglaises. Tous les matins, les deux amies – qui s'étaient rencontrées dans la cafétéria de la tour deux ans plus tôt – arrivaient ensemble. Elles se retrouvaient à la sortie du RER, puis elles marchaient côte à côte vers leurs bureaux respectifs, échangeant leurs humeurs du jour et leurs aventures de la veille, avant d'être séparées jusqu'au déjeuner.

À 8 h 04, devant les façades grises des ascenseurs, beaucoup patientaient déjà, serrés les uns contre les

autres. Des habitués pour la plupart, comme Patrick Ober, la cinquantaine, un cadre solitaire et silencieux, au QI élevé mais aux qualités sociales limitées, gros fumeur, téléphage, lecteur compulsif ; Marie Duhamel, une secrétaire au chignon soigné, obsédée par le regard des autres, terrifiée à l'idée de déplaire – à son patron, surtout ; ou Stéphane Bailly, un ingénieur commercial qui s'était installé à Paris quelques mois plus tôt, et dont la jeune épouse restait à la maison pour garder leurs deux enfants, parce qu'ils n'avaient pas trouvé de place en crèche dans la capitale... Des femmes et des hommes ordinaires, tellement différents et tellement semblables.

À 8 h 05, derrière le long comptoir sombre de l'accueil, celui que tout le monde appelait Monsieur Jean – mais dont le vrai nom était Paboumbaki Ndinga – s'apprêta enfin à partir. Engoncé dans son costume bleu marine, le vigile congolais jeta le petit gobelet en carton dans lequel il avait bu son dernier café, puis il salua les quatre hôtesses déjà fort occupées. Il travaillait là depuis l'ouverture officielle de la tour, en 1974, et les différentes sociétés qui avaient successivement géré le site l'avaient gardé à son poste, car c'était un homme aussi consciencieux que charmant et qui connaissait ce gigantesque bâtiment comme sa poche. Il appelait l'édifice *sa* tour, parce qu'il savait son histoire mieux que personne, ses secrets, ses moindres recoins, et fronçait ironiquement les sourcils quand l'un de ses occupants arrivait plus tard que d'habitude avec des cernes sous les yeux.

À 8 h 06, un coursier qui n'avait même pas pris la peine d'enlever son casque de moto déposa des paquets soigneusement emballés sur le comptoir. Plus loin, des Américains en costumes décontractés parlaient de leurs voix fortes et nasillardes. Ici, un homme vêtu d'une blouse blanche, là, trois jeunes gens en chemise